

Dieu manifeste souvent la fainteté de ses serviteurs, par des guérisons ; & si ces prodiges qui s'opèrent après leur mort, n'ont qu'un temps & ne durent pas toujours, c'est que la Divinité ne sort de son secret que par intervalle, & seulement pour faire connoître que sa puissance est toujours la même, & qu'il fait glorifier les Saints quand il lui plaît.

Notre Conclave est dans l'enfantement ; & l'on ne saura, suivant l'usage, qu'au dernier moment, quel sera le nouveau Pontife. Les conjectures, les paris, les pasquinades occupent maintenant toute la ville, c'est une vieille coutume qui ne passera pas si-tôt.

Pour moi, pendant tout ce

fracas, je suis à Rome comme n'y étant pas, desirant seulement, (s'il étoit possible) que Lambertini soit remplacé, & ne quittant ma cellule que pour affaire, ou pour me délasser. C'est-là que je jouis de mes livres, de moi-même, & que je favoure les réflexions du cher Abbé Lami, dont je suis immuablement le très-humble, &c.

A Rome, ce 9 Mai 1758.

LET TRE CVI.

Au même.

Nous avons enfin pour Chef de l'Eglise le Cardinal Rezzonico, Evêque de Padoue, qui s'est imposé le nom de Clément, & qui

148 LETTRES DU PAPE
par sa piété édifiera les Romains.
Ce n'est que malgré lui, & après
avoir beaucoup pleuré, qu'il a
accepté. Quelle place, quand on
veut en remplir les devoirs ! Il
faut être à Dieu, à tout le monde,
à soi-même, uniquement occupé
de ses grandes obligations, &
n'ayant en vue que le Ciel au
milieu des choses de la terre. La
dignité est d'autant plus redouta-
ble, qu'on succède à Benoît XIV,
& qu'il est bien difficile de pa-
roître grand après lui.

Clément XIII conserve le Car-
dinal Archinto, Secrétaire d'Etat.
Il n'a pas un meilleur moyen de se
rendre cher aux Couronnes, &
d'illustrer son Pontificat. Il faut,
lorsqu'on regne, se choisir un
excellent Ministre, ou faire tout

CLÉMENT XIV. 149
par soi-même. Benoît XIII fut le
plus malheureux des hommes,
d'avoir donné sa confiance au
Cardinal Coscia, & Benoît XIV
le plus heureux, d'avoir eu le
Cardinal Valenti pour Ministre.

Il est essentiel pour un Souve-
rain, & sur-tout pour un Pape,
d'être bien environné. On abuse
des lumières du Prince le plus
clairvoyant, quand il se laisse
éblouir. Alors le cuivre est or à
ses yeux, & il soutient, quoi qu'il
lui en coûte, les hommes qu'il
a une fois protégés.

Le discernement des esprits est
une autre qualité qui n'est guere
moins nécessaire à un Prince.
On n'ose pas en imposer à un
Monarque qu'on fait être péné-
trant, & l'on se joue de celui

150 LETTRES DU PAPE
qui se laisse mener. Il y a des Souverains qui ont fait plus de mal par inertie & par foiblesse, que par méchanceté. On se lasse de faire des injustices criantes, mais on ne se lasse pas de ne rien sentir & de ne rien voir.

Plus un Prince sera foible, plus il sera despote, parce que l'autorité ne se perdant jamais, des Ministres s'en emparent, & deviennent tyranniques.

Une autre qualité que je regarde comme essentielle pour bien gouverner, c'est de mettre chacun à sa place. Le monde moral se gouverne comme un jeu d'échecs, où tout va par ordre & selon son rang. Si l'on vient à mettre un pion l'un pour l'autre, il n'y a plus que de la confusion.

CLÉMENT XIV. 151

Un Souverain n'est pas seulement l'image de Dieu par l'éminence de son rang, il doit l'être encore par son intelligence. David tout berger qu'il étoit, avoit une lumière supérieure qui le dirigeoit, & il le fit connoître si-tôt qu'il régna.

Un Prince qui n'est que bon, n'est exactement que ce que chacun doit être; comme un Prince qui n'est que sévère, n'a point pour ses sujets l'amour qu'il leur doit.

Hélas! nous autres atomes, nous parlons très-bien des devoirs de la Royauté; &, si nous en étions revêtus, nous ne saurions comment nous y prendre. Il y a une grande différence entre parler & régner. Rien ne nous résiste,

quand nous donnons l'effor à notre esprit, & que nous laissons courir notre plume; mais, lorsqu'on se voit accablé d'affaires, environné d'écueils, entouré de faux amis, enfin chargé de dettes & des plus grandes obligations, on est effrayé, on n'ose rien entreprendre; & par une paresse naturelle à tous les hommes, on se repose du soin de gouverner sur un subalterne, & l'on ne s'occupe que du plaisir de jouir & de dominer.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'art de régner est très-difficile. Si l'on porte une couronne héréditaire, on connoît la grandeur, sans connoître les détails d'un Royaume, & l'on est facilement trompé. Si au contraire on parvient à une couronne élective,

on prend une Souveraineté dont on n'a point fait l'apprentissage; & l'on paroît emprunté au milieu des honneurs, comme au centre des affaires.

Celui qu'on place caduc sur un trône, n'est plus bon que pour la représentation. Il n'ose rien entreprendre, tout lui fait peur, & tout lui inspire la nonchalance, sur-tout s'il ignore quel sera son successeur. C'est la situation des Papes, s'ils sont trop vieux: alors ils ne peuvent vaquer aux affaires de l'Eglise & de l'Etat.

Mais le monde ne fera jamais sans abus: s'ils ne sont ici, ils sont là, parce qu'il est de l'apanage de l'humanité d'avoir des imperfections. *Il n'y a que la Cite sainte*, dit le grand Auguf.

154 LETTRES DU PAPE
tin, où tout sera dans l'ordre,
dans la paix, dans la charité;
car ce sera le regne de Dieu.

J'irai saluer le nouveau Pon-
tife, non comme un Religieux
qui aime à se produire, mais en
qualité de Consulteur du Saint-
Office. Il ne me connoît point,
& je ne me mettrai point en
frais pour en être connu. J'aime
à rester couvert de la poussiere de
mon cloître, & je ne m'en crois
nullement déshonoré.

Adieu. Conservez-nous tou-
jours le bon goût des Médecis;
& l'on conservera long-temps
votre souvenir, quoique vous
vous en embarrassiez fort peu. Je
suis, &c.

A Rome, ce 15 Juillet 1758.

CLÉMENT XIV. 155

LETTRE CVII.

A un Prélat.

JE m'humilie, Monsignor,
comme les autres se glorifient de
l'éminentissime dignité à laquelle
le souverain Pontife vient de
m'élever. J'ai cru que j'allois
quitter Rome, par la maniere
dont on m'annonça cet événe-
ment tout-à-fait extraordinaire,
& je ne suis pas revenu de mon
étonnement.

C'est l'Ordre de S. François
dont j'ai l'honneur d'être mem-
bre, qu'on a voulu récompenser
en ma personne, & je n'en prends
rien pour moi. Je suis seulement
le prête-nom; car plus je me

considere, & plus je vois que je n'avois ni du côté de la naissance, ni du côté du mérite, aucuns rapports directs ni indirects avec le Cardinalat.

Si quelque chose peut me consoler au milieu du trouble qui m'agite, c'est de me voir associé aux illustres personnages qui composent le Sacré College, & dont je ne suis pas digne de délier le cordon des souliers. Je m'imagine qu'en participant à leurs vertus, j'en acquerrai, & qu'en conversant avec eux, je les imiterai: on se modele imperceptiblement sur ceux qu'on fréquente. J'ai déclaré à mes chers confreres, que je ne serois jamais Cardinal pour eux, & qu'ils trouveroient toujours en moi le Frere *Laurent*

Ganganelli; d'autant mieux que je leur dois tout ce que je suis, & que c'est l'habit de S. François qui me vaut les honneurs de la pourpre.

Vous me connoissez assez pour vous convaincre que je n'en suis pas ébloui. L'ameneprend aucune couleur; & c'est par elle seule que nous valons quelque chose devant Dieu. Le Seigneur, en nous faisant à son image & à sa ressemblance, nous a plus donné que toutes les dignités du monde ne sauroient nous conférer. Ce n'est que sous cet aspect, que je m'envisage pour me trouver grand. La pourpre, tout éblouissante qu'elle est, n'est point faite pour mes yeux, heureusement accoutumés à ne voir que l'Eter-

758 LETTRES DU PAPE
nité. Ce point de vue fait éton-
namment décroître les grandeurs;
il n'y a ni Eminence ni Al-
tesse qui tienne contre une vie
immortelle, où l'on n'apperçoit
rien de grand que Dieu seul.

Je regarde les dignités comme
quelques syllabes de plus pour
une épitaphe, & dont on ne peut
tirer vanité, puisque celui qu'on
enterre est au dessous même des
inscriptions qu'on lit sur sa tombe.

Ma cendre en sera-t-elle plus
sensible, quand on la qualifera
d'Eminente? & en serai-je mieux
dans l'éternité, quand quelque
foible voix dira sur la terre, le
Cardinal Ganganelli, ou qu'une
plume périssable l'écrira?

C'est toujours un nouveau far-
deau qu'une nouvelle dignité, &

CLÉMENT XIV. 159
sur-tout le Cardinalat, qui im-
pose une multitude d'obligations.
Il y a autant de devoirs à remplir
que de circonstances où il faut
parler sans aucun respect humain.

Je m'arrange de maniere à
m'appercevoir le moins qu'il sera
possible de mon étrange métamor-
phose. Je demeurerai comme à
l'ordinaire, au Couvent des Saints
Apôtres, au milieu de mes chers
confreres que j'ai toujours tendre-
ment aimés, & dont la société
m'est infiniment précieuse.

Si je quitte ma chere cellule,
où j'étois plus content que tous
les Rois de la terre, c'est qu'il
me faut plus d'espace pour rece-
voir ceux qui me feront la grace
de venir me visiter; mais je lui
dirai souvent, *que ma langue*

160 LETTRES DU PAPE
s'attache à mon palais, si jamais
je t'oublie : j'irai souvent la re-
voir, & m'y rappeler tant &
tant de jours qui ont disparus
comme un songe.

Ainsi je ne changerai rien à
mon genre de vie, & le cher Frere
François me tiendra lieu de toute
une maison : il est fort, il est
vigilant, il est zélé; il suppléera
à tout. Mon individu n'a ni plus
d'étendue, ni plus d'accroisse-
ment depuis mon Cardinalat; &
je ne vois pas qu'il faille plus de
mains pour me servir.

Je marchois si bien à pied!
mais ce qui me console, c'est que
j'y marcherai encore, je me laif-
serai seulement traîner, quand le
cérémonial l'exigera, & je rede-
viendrai le Frere Ganganelli le

CLÉMENT XIV. 161
plus souvent que je pourrai. On
n'aime point à se quitter, sur-tout
quand il y a cinquante-quatre
ans qu'on vit avec soi-même, &
qu'on y vit sans façon & en pleine
liberté.

Je me flatte que vous viendrez
voir, non le Cardinal, mais le
Frere Ganganelli. Le premier
n'y fera jamais pour vous; & le
second s'y trouvera toujours pour
vous répéter que, quelque place
que j'occupe, je serai, sans jamais
cesser, votre serviteur & votre
ami.

A Rome, ce premier Octobre 1759.

